

Chaque 30 avril, à 18 heures, c'est sur cette place d'Helsinki qu'est donné le coup d'envoi de deux jours de festivités en l'honneur des bacheliers. 93 % d'une même classe d'âge est reçu à cet examen, soit 20 % de plus qu'en France.

DES PAYS CHAMPIONS DE L'ÉDUCATION • 1^{RE} PARTIE

FINLANDE
L'ÉCOLE
SANS
PRESSION

Peu de punitions, pas de redoublement, des smartphones à côté des cahiers : du laisser-aller dans les salles de classe finlandaises ? Au contraire, leurs élèves comptent parmi les meilleurs au monde.

PAR CÉDRIC GOUVERNEUR (TEXTE) ET OLIVIER TOURON (PHOTOS)

LE MOIS PROCHAIN : LA CORÉE DU SUD

Les cancrès ? Connait pas. Une armada de professeurs triés sur le volet est formée pour éviter l'échec

En ce matin d'avril, des voitures noires défilent devant les maisons de bois coloré de Kuhmo, petite ville située à sept heures de route au nord d'Helsinki, non loin de la frontière russe. La couche de glace sur le lac bordant ce bourg niché au cœur de la taïga donne une idée de la rigueur de l'hiver qui s'achève. L'un après l'autre, les véhicules s'arrêtent devant de grandes bâtisses. En descendant prestement de petites silhouettes emmitouflées, cartable sur le dos. Dans cette région de Finlande, l'habitat est très dispersé : un tiers des 600 élèves des établissements scolaires de Kuhmo résident dans des hameaux isolés, à des dizaines de kilomètres de là. Le ramassage scolaire est donc assuré par une cohorte de taxis. «Le transport coûte un million d'euros sur les huit du budget annuel des écoles de la ville, calcule Anja Karhunen, la principale de l'unique collège local. C'est une somme énorme, mais nos lois garantissent à chacun le droit d'être scolarisé dans les meilleures conditions possibles, quels que soient l'éloignement du domicile ou la situation financière des parents...» L'Etat prend en charge tous les frais, manuels, cahiers, stylos et repas à la cantine ! Les Finlandais, qui vivent souvent en pleine nature – la forêt recouvre deux tiers du pays –, ont appris à s'entraider pour subsister. L'hiver, il fait -30°C, le jour se lève à 10 heures et la nuit tombe à 15 heures. «Avec un tel climat, on doit se serrer les coudes, commente, du haut de sa carrure de hockeyeur, Antero Komulainen, père d'un lycéen. Chez nous, on ne laisse jamais tomber personne...»

La solidarité et l'équité. C'est peut-être là un début d'explication au miracle finlandais, qui fascine les délégations venues chaque année du monde entier (France, Royaume-Uni, Golfe persique, Chine...) pour tenter d'en percer le secret : le système éducatif de ce petit pays de 5,4 millions d'habitants, où l'école n'est obligatoire qu'à partir de 7 ans, est l'un des meilleurs au monde. Telle est en tout cas la conclusion du Programme international pour le suivi des acquis (Pisa), qui évalue tous les trois ans le niveau de compétences d'adolescents originaires de nombreux

Etats (quarante-trois pour la première édition en 2000, soixante-cinq désormais). La Finlande a trusté les premières places en 2000, 2003, 2006 et 2009, jouant des coudes notamment avec la Corée du Sud, dont la doctrine, fondée sur une rude compétition, ne saurait pourtant être plus éloignée (lire notre reportage dans le prochain numéro de GEO). Les jeunes Finlandais n'ont apparemment aucune faiblesse, ils sont doués en lecture – sans doute avantagés par le fait que le finnois, langue orale jusque dans les années 1830, s'écrit comme il se prononce – comme en mathématiques ou en sciences.

Alors pourquoi ? «Nous avons besoin de chacun, par conséquent chez nous, personne n'est laissé à la traîne», insiste Anja Karhunen. Garants de cet état d'esprit, des profs soigneusement sélectionnés, qui font tout pour éviter l'échec : «Dès l'âge de 7 ans, les élèves en difficulté me sont confiés, raconte Ismo Karppinen, professeur en primaire. Ils suivent le même programme que les autres, mais on leur donne davantage de temps pour l'assimiler. Soit en petits groupes autonomes, soit au sein de leur classe, afin qu'ils ne soient pas montrés du doigt.»

«Pour savoir où en est ma classe, je consigne tout : qui travaille, qui progresse...»

En Finlande, les enseignants ne sont pas vraiment mieux payés qu'ailleurs en Europe : entre 33 000 et 47 000 euros bruts annuels selon l'ancienneté (d'après l'étude Eurydice 2013). Mais ici, «c'est une profession aussi prestigieuse que celle de médecin ou d'avocat, souligne Olli Määttä. Sur les 8 000 candidats qui postulent chaque année dans les écoles normales d'enseignants, 800 seulement sont acceptés.» Cette élite bénéficie pendant cinq à six ans d'une formation qui fait la part belle à la pédagogie et aux travaux pratiques : à Helsinki, les 170 aspirants-profs se mettent vite dans le bain, et font cours à des collégiens et lycéens pendant plusieurs années avant d'être diplômés. Ce matin, Paula Sarantola, 23 ans, donne une leçon de français à des adolescents, sous l'œil attentif de son tuteur, Kari Bärlund. Après le départ des élèves, débriefing. Rien ne ●●●



Dès l'entrée à l'école, à 7 ans, les travaux manuels sont nombreux (ici à Kuhmo) : la pratique est préférée à la théorie pure et dure et au «par cœur».

Ces deux futurs profs font cours, supervisés par leur tuteur. Après cinq ans de formation, ils rejoindront une élite de 60 000 éducateurs (un pour dix élèves).



Tout le système repose sur une valeur fondatrice : l'égalité des chances pour tous

Filles ou garçons, qu'importe : chaque élève, à l'image de ces lycéens de la capitale, suit des cours «d'économie ménagère» pour y être initié aux joies de la cuisine, de la couture ou du repassage... Depuis sa refonte dans les années 1970, le modèle éducatif finlandais vise à une équité parfaite : le sexe ou le milieu social ne doivent pas influencer sur les performances. D'où la gratuité totale de l'enseignement. La cantine, les cours de soutien, les transports et les fournitures sont pris en charge par la collectivité ! Un cartable, c'est tout ce que le petit Finlandais doit s'acheter lui-même.



A la médiathèque de l'université de Turku, les révisions battent leur plein. Deux tiers des bacheliers poursuivent des études supérieures, un record en Europe.



Travail en groupe au labo de la fac de Turku. Les élèves ayant appris à s'entraider, l'écart de niveau entre «forts» et «faibles» est le plus petit au monde.

Impossible de coller un zéro. Les enfants en difficulté ne doivent pas être stigmatisés

●●● doit être laissé au hasard pour augmenter les chances de Paula de trouver du travail après son diplôme. Car les écoles, qui sont pourtant presque toutes publiques, sont libres de choisir leurs enseignants – et de les virer s'ils ne conviennent pas !

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que ces «super profs» ne mettent pas la pression aux enfants. «Durant toute la scolarité, les contrôles sont très peu nombreux, indique Jenni Leinonen, professeur d'histoire, de religion et de morale civique. Alors, pour savoir où en est ma classe, je consigne tout : qui tra-

vaille, qui progresse...» Le système d'évaluation national est d'ailleurs plutôt surprenant : la notation démarre à quatre pour finir à dix ! Coller un zéro est donc impossible. Car pour les Finlandais, attribuer une note trop faible, jugée humiliante, ce serait prendre le risque de stigmatiser et décourager l'élève. Quant au redoublement, il est rarissime, et toujours volontaire. «Face à un élève en difficulté, la réaction du professeur est de se remettre en question, s'étonne Jonathan Massera, un Français expatrié, chargé de recherche à l'université de Turku. Il se demandera en effet : "Pourquoi ne parviens-je pas à le faire progresser ?" » Ici, même le «ylioppilastutkinto» – l'équivalent du bac –, ne fait trembler personne : avec le jeu des options, les candidats peuvent passer les épreuves tout au long de l'année de terminale.

Pas de stress, donc, ni de concurrence féroce. «Beaucoup d'exercices prennent la forme de jeux, décrit Jenni Leinonen. Les élèves mémorisent mieux en s'amusant.» Ainsi, en cours de langues vivantes, on joue volontiers aux devinettes : à partir d'exemples concrets, les élèves doivent découvrir eux-mêmes

les règles de grammaire plutôt que de les apprendre par cœur. Dans les classes – dont l'effectif ne dépasse jamais la vingtaine –, le travail s'effectue souvent en groupe, afin d'accroître l'autonomie des enfants, et ce, dès la primaire. Les smartphones ne sont pas bannis des cours, mais utilisés pour piocher des infos sur le web, et enrichir les exposés. Ce matin-là, dans la salle de Jenni, certains élèves doivent expliquer le fonctionnement des institutions finlandaises aux autres. Sur leurs téléphones, ils recherchent alors des précisions sur le parlement ou les partis politiques. Pas besoin que le professeur les rappelle à l'ordre : ils ont très vite appris à s'autodiscipliner. L'ambiance est studieuse, et personne ne songe à profiter de l'aubaine pour jouer aux jeux vidéo ou «chatter» sur les réseaux sociaux...

Ludique, l'éducation à la finlandaise encourage aussi la créativité. A Kuhmo comme partout dans le pays, les établissements sont admirablement équipés en instruments de musique, cuivres, basses, guitares sèches ou électriques, et même batteries ! Un attirail indispensable, compte tenu du goût prononcé

des ados pour le rock. Plus surprenant encore : depuis les années 1960, les «cours d'économie ménagère» sont obligatoires dès la primaire, pour les filles comme pour les garçons. On y apprend l'art culinaire, mais aussi à repasser et à faire de la couture, afin d'aider les parents à la maison. Et dès l'âge de 7 ans, les élèves s'initient à la menuiserie.

«Notre pays n'a pas de ressources naturelles, on a donc misé sur l'éducation pour se développer»

«Les enfants fabriquent leurs propres jouets, explique Hannu Hyvönen, le débonnaire directeur de l'école élémentaire de Kuhmo. Utiliser des outils les responsabilise. Cela leur permet aussi de comprendre le lien entre un arbre et un objet en bois. Et de prendre conscience que chaque bien matériel est le fruit d'un travail.» Alors que de tout petits gamins se mettent à manier scies et marteaux, l'enseignant précise avec un sourire : «Rassurez-vous, les blessures sont extrêmement rares !»

Quel que soit le cours, maths, histoire ou bricolage, l'atmosphère est détendue. Il n'y a pourtant ●●●

Peu de cours et peu de devoirs, mais plein de temps libre pour jouer et s'aérer l'es

Pause baignade au parc de Nuuksio, à 30 km d'Helsinki. Le modèle finlandais veille à ne pas surcharger les élèves : toutes les quarante-cinq minutes, des récréations de quinze minutes ponctuent les séances en classe. La cloche sonne la fin de la journée dès 13 heures au primaire, 14 heures au collège et 15 heures au lycée. Enfin, le volume de travail à la maison est dérisoire. Les pédagogues estiment que l'assimilation des connaissances est indissociable du bien-être des enfants.

Développer la créativité et la confiance en soi compte plus qu'engranger les savoirs

●●● jamais de chahut. Ici, le professeur est un mentor plus qu'un maître redouté. Les jeunes Finlandais tutoient leurs enseignants et les appellent par leur prénom. «Le prof est un proche, presque un copain, confie Ernesti Komulainen, un athlétique garçon blond de 16 ans. Mais ça ne veut pas dire qu'on ne le respecte pas !» Il est 15 heures, et l'adolescent est déjà rentré du lycée. Ici, les élèves finissent tôt et ont beaucoup de temps libre après les cours. «Faire mes devoirs ne me prend qu'un quart d'heure par jour, admet Ernesti. Dès que j'ai fini, je peux jouer du violoncelle ou rejoindre mes amis pour un match de hockey sur glace ou de "pesäpallo" [le baseball local].» C'est une autre caractéristique du modèle finlandais : les enseignants donnent peu d'exercices à faire chez soi, car ils les considèrent comme une source d'inégalité, les devoirs à la maison favorisant les enfants dont les parents sont diplômés.

Ce système scolaire n'a cependant pas toujours été aussi démocratique et performant. «Jusque dans les années 1960, l'école avait pour seule tâche de repérer les élites», explique Olli Määttä, qui encadre de futurs enseignants à Helsinki. Une profonde réforme fut opérée dans les années 1970, avec l'idée de former des citoyens responsables et compétents. «Notre pays n'est guère riche en ressources naturelles, souligne Olli Määttä. Ses seuls atouts sont ses forêts et sa population. Nous avons donc tout misé sur l'éducation pour nous développer.» La Finlande consacre ainsi 6,8 % de son PIB à l'éducation, un

record dans l'OCDE. Cet investissement s'est avéré payant. En 1970, seuls 30 % des élèves d'une même classe d'âge avaient décroché leur ylioppilastutkinto. Aujourd'hui, ils sont 93 %.

C'est sans doute ce qui a sauvé l'économie du naufrage. En 1991, avec la dislocation de l'Union soviétique, la Finlande perdit son principal partenaire commercial. Au cours des années 1990, le chômage bondit de 9 à 20 %, et le PNB recula de 13 %. Le pays fit alors le pari de tracer sa propre voie en se lançant, avec succès, dans les technologies de l'information et de la communication, une réussite symbolisée par la renommée planétaire de Nokia. La Finlande commença à revivre dans les années 2000, s'imposant comme un pays des plus compétitifs. A ce jour, un actif sur cinq travaille dans le secteur de la recherche et du développement – trois fois plus que la moyenne de l'OCDE.

Les ados ne sont nullement angoissés quand vient le moment de choisir leur orientation

«La nouvelle économie finlandaise n'aurait pas pu émerger aussi vite si le système éducatif n'avait pas valorisé les compétences et l'ouverture à l'innovation exigées par l'industrie», a écrit Alain Bournazel, spécialiste des questions d'éducation, dans son livre «Le Défi finlandais : pour un modèle éducatif, économique et culturel» (éd. Arnaud Franel, 2012). Aujourd'hui, même si le chômage est très présent – un jeune Finlandais sur cinq est touché –, les ●●●



L'équilibre entre activités artistiques et matières académiques est primordial. Ici, Anni et son groupe répètent après les cours dans le lycée de Kuhmo.

POUR SES NOUVEAUX BACHELIERS, LE PAYS ENTIER TIRE SON CHAPEAU



Pour l'obtention de leur bac, les promus reçoivent de leurs parents l'«ylioppilaslakki», une casquette spéciale et un trophée quasi sacré, que l'on garde toute sa vie :

tous les ans, anciens et néodiplômés s'en coiffent pour célébrer ensemble leur réussite. Un rituel qui souligne combien les citoyens ont foi en leur système scolaire.

Loin d'être une voie de garage, les filières techniques sont valorisées et prisées

Une flopée d'outils et de véhicules... Les équipements du lycée professionnel d'Helsinki sont de haut niveau. Ici, les enseignements techniques ne sont pas dénigrés, mais disposent de moyens importants, en accord avec la devise nationale : ne laisser personne au bord de la route. Un enfant en difficulté reçoit gratuitement l'aide d'un prof spécialisé : 30 % des élèves bénéficient d'un soutien au cours de leur scolarité.





Même quand il habite au fin fond de la taïga, à des kilomètres de son école, un enfant rallie facilement sa classe : une flotte de taxis et de bus affrétés par l'Etat assure le ramassage scolaire dans les zones rurales. Indispensable dans ce pays à la plus faible densité de population d'Europe.

●●● adolescents ne sont nullement angoissés quand vient le moment de leur orientation. Et pour cause : là encore, flexibilité et ouverture d'esprit sont la règle. Par exemple, les filières techniques jouissent de la même considération que la voie classique, et de moyens deux fois plus importants. Opter pour l'une d'elles à la sortie du collège n'est donc pas vécu comme une sanction. Et n'a d'ailleurs rien d'un choix définitif. «Il nous paraît inimaginable d'asséner à un gamin de 15 ans : "Voilà, tu vas faire ce métier-là et pas un autre"», explique le formateur Olli Määttä. «Et il est possible de passer à tout moment du lycée technique au lycée général, et inversement», insiste Tuomo Vanhala. Responsable pédagogique du lycée professionnel d'Helsinki spécialisé dans l'automobile, il arpente des ateliers propres comme des labos, où des garçons et des filles en bleu de travail s'initient aux secrets de la mécanique. Khalid, 29 ans, la blouse pleine de cambouis mais la mine réjouie, raconte son arrivée dans ce "grand Nord" : fils d'un avocat afghan réfugié politique en 2008, il étudie aujourd'hui la mécanique en parallèle de ses cours

de droit. Il ne cache pas qu'apprendre le finnois lui a donné du fil à retordre. «Mais désormais, je suis citoyen finlandais», annonce-t-il fièrement.

Depuis une vingtaine d'années, la Finlande accueille volontiers des immigrés – notamment des réfugiés afghans, irakiens... Ils représentent désormais 3,5 % de la population. «Dans notre établissement, 30 % des élèves ne parlent pas le finnois à la maison», explique Kirsti Santaholma, vice-principale de l'école polyvalente d'Itäkeskus, une banlieue populaire d'Helsinki. Par égard pour les minorités linguistiques, des cours sont proposés aux enfants dans leur langue maternelle.

**Respect des règles, ni fraude ni resquille :
une particularité du pays**

«Ceux qui le souhaitent ont droit à deux heures hebdomadaires d'arabe ou de lapon, de kurde, de somali, de russe etc., soit un choix de quatorze langues ! énumère l'éducatrice. C'est pareil pour la religion, qui est un enseignement obligatoire. On offre à nos 25 % d'élèves musulmans des cours sur l'islam. On a même un professeur pour l'unique élève bouddhiste !» Quant aux athées, ils doivent suivre des cours d'éthique. L'école a aussi trouvé une astuce pour favoriser la mixité sociale : proposer des options «rares», comme le français et l'allemand. Ainsi, un tiers des élèves viennent du riche quartier voisin de Marjaniemi. Avec des résultats similaires à ceux des établissements des bastions huppés de la capitale, Itäkeskus s'est érigé en exemple d'intégration réussie. «Deux ministres de l'Education français, Xavier Darcos et Luc Chatel, sont déjà venus nous rendre visite», s'amuse la vice-principale. ●●●

Pour les minorités, des sessions sont proposées en kurde, lapon, somali...



La fin des cours a sonné mais ces adolescents restent dans leur lycée, à Helsinki, pour une partie de «boffering», un jeu de combat d'inspiration médiévale très populaire en Scandinavie. Les jeunes Finlandais aiment leur école, car on leur inculque le plaisir d'apprendre.

●●● Le modèle finlandais paraît fonctionner, mais est-il exportable ? Rien n'est moins sûr, pour au moins deux raisons. Premièrement, un coup de semonce vient d'ébranler ce système d'éducation «à la cool». La Finlande, qui a toujours caracolé dans le peloton de tête du Pisa, a, en 2012, dégringolé à la douzième place en maths, à la sixième en lecture et à la cinquième en sciences. Le choc. Le ministère de l'Éducation cherche à comprendre les causes de ce recul. Certains enseignants pointent les limites du travail en petits groupes autonomes. En effet, même si elle réduit les inégalités et l'échec scolaire, cette active coopération entre élèves a, selon eux, un effet pervers inattendu : les enfants les plus doués s'ennuient en classe ! Deuxièmement, la Finlande présente une particularité culturelle : la population est encline à respecter les règles, à ne pas frauder ni à resquiller. Même au sein de la classe politique : selon l'ONG Transparency International, c'est l'un des pays les moins corrompus du globe. Ici, rares sont les incivilités, que ce soit dans les transports, sur l'autoroute, dans les rues et les bars le samedi

soir... Il est donc peu surprenant qu'un élève s'auto-discipline. «Notre système scolaire est le pur produit de l'histoire et de la culture finlandaises, tranche Olli Määttä. Il n'est, à mon avis, guère transposable.»

Verra-t-on un jour les bacheliers français être célébrés par tout le pays, comme les lauréats de l'ylioppilastutkinto le sont en Finlande ? Là-bas, depuis 1932, la veille du 1^{er} mai, tous les diplômés arborent une casquette blanche, symbole de leur réussite, et festoient pendant quarante-huit heures lors d'une bacchanale géante appelée «Vappu».

Au signal, on débouche le champagne et les plus intrépides sautent dans la fontaine

A Helsinki, la foule afflue place du marché, autour de la fontaine de bronze : une douzaine de jeunes, suspendus par une grue et équipés de brosses, nettoient la statue de «Manta», la nymphe qui émerge de l'eau, tandis qu'on les arrose à la lance à incendie ! Puis, à 18 heures précises, on coiffe la sculpture d'un couvre-chef immaculé. C'est le signal : dans un cri de joie, on débouche le champagne sous les confettis, les plus intrépides sautant dans la fontaine. Il y a là des lycéens, des étudiants, mais aussi leurs parents, et parfois leurs grands-parents : «J'ai eu mon bac en 1958», dit Risto, sociologue. «Et moi, en 1962», renchérit son épouse, Magda, qui précise : «A notre époque, très peu de gens étaient bacheliers. Alors, on portait notre chapeau blanc tout l'été...» Cinquante ans plus tard, grâce à une école modèle, ces temps ont changé : c'est toute la Finlande, toutes populations confondues, qui peut célébrer ses diplômés. ■

Cédric Gouverneur

Le revers de la médaille : les élèves les plus doués s'ennuient en classe